

Cette ville qui fut l'Éden

Marcel Fortin

Volume 13, numéro 3 (39), printemps 1988

Jack Kerouac et l'imaginaire québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200742ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200742ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, M. (1988). Cette ville qui fut l'Éden. *Voix et Images*, 13(3), 503–506.
<https://doi.org/10.7202/200742ar>

Cette ville qui fut l'Éden

par Marcel Fortin, Université McGill

De la protagoniste du *Premier Jardin*, on pourrait écrire qu'elle est un être éclaté, aux multiples identités. Trois noms la désignent: Pierrette Paul, pensionnaire de l'hospice Saint-Louis; Marie Eventurel, fille adoptive de M. et Mme Édouard Eventurel, *le nom d'Eventurel [étant] en voie de disparition*¹; Flora Fontanges, comédienne frisant la soixantaine qui revient, après plusieurs années d'absence, dans sa ville natale — dont certains coins (la place Royale, par exemple) font songer à *un décor de théâtre* (49) — pour interpréter le rôle de *Winnie dans Oh! les beaux jours de Samuel Beckett* (61). À l'exemple d'Élisabeth (tour à tour d'Aulnières, Tassy, Rolland) dont elle est l'aînée de vingt ans, Flora compose donc une espèce de trinité.

Mais sa polyvalence, sa versatilité dépasse, et de loin, celle de l'héroïne de *Kamouraska* dans la mesure où Flora est une actrice. Outre les noms déjà cités, elle porte ceux de *Phèdre*, *Célimène*, *Ophélie*, *Desdémone* (171), et bien d'autres. À l'image de la poésie telle que définie dans les *Poèmes*, Flora s'empare de l'âme d'un personnage *pour s'en faire une vie de surcroît* (81). Aussi peut-elle être dite *possédée* (188). Voyante à la façon de sœur Julie de la Trinité, dépeinte dans les *Enfants du Sabbat*, Flora s'adonne à l'alchimie du verbe, possédant *le pouvoir de changer les mots ordinaires en paroles sonores et vivifiantes* (30) *sur une scène, en pleine lumière* (185).

En plus de jouer des pièces du répertoire classique, Flora incarne, pour le compte de Raphaël, son gendre et son complice, des femmes obscures, dont quelques filles du Roi, une bonne, des compagnes d'enfance et maintes autres créatures de Québec: Barbe Abbadie, Angéline, Guillemette Thibault... En fait, le roman constitue une galerie de portraits féminins, un blason de cent quatre-vingt-neuf pages. On rencontre sans cesse Ève, mais une

Ève dans toute sa verdure multipliée, son ventre fécond, sa pauvreté intégrale, dotée par le Roi de France pour fonder un pays [...]. Des

branches vertes lui sortent d'entre les cuisses, c'est un arbre entier, plein de chants d'oiseaux et de feuilles légères, qui vient jusqu'à nous et fait de l'ombre, du fleuve à la montagne et de la montagne au fleuve (99-100).

Ainsi, celle qui n'a jamais connu ses parents naturels se construit *un passé de plusieurs générations et des alliances avec toute la ville* (125), ville jamais nommée, dont elle devient, pourrait-on dire, l'incarnation, le truchement. En d'autres termes, Flora est un être collectif qui se crée une généalogie à la dimension de la cité.

Entrer dans la peau de personnages qui appartiennent soit à la littérature universelle, soit à la petite histoire de Québec permet à Flora Fontanges de fuir son propre passé. Mais il vient un temps où les défenses n'opèrent plus, où l'Histoire rejoint l'histoire, celle d'une enfant, successivement Pierrette Paul et Marie Eventurel. Raphaël a soudain mis le cap sur l'île aux Coudres, à la recherche de Maud, la fille unique (et fugueuse) de Flora. Il n'est dès lors plus possible à celle-ci d'éviter la confrontation avec elle-même. Enfermée dans sa chambre d'hôtel d'où elle refuse de sortir, rappelant une fois de plus Élisabeth Rolland, l'actrice interprète enfin son propre rôle; elle trace à son corps défendant le portrait de la fillette qu'elle fut. Car la protagoniste hébertienne, contrairement au narrateur proustien, entreprend à *contrecteur* la quête du temps perdu.

*
* *

C'est donc deux temps originels, deux époques révolues que retrouve et ressuscite Flora Fontanges. La première se rapporte à la vieille capitale, dont la venue au monde *n'a été qu'un malentendu, les fondateurs croyant être sur la voie de l'Orient et de ses richesses d'or et d'épices* (55). Quoi qu'il en soit, la comédienne, de concert avec Raphaël, un étudiant en histoire qui est son cicérone, évoque, entre autres événements, les commencements de la Nouvelle-France. Par exemple, ils fixent un moment leur attention sur Louis Hébert et Marie Rollet en train de semer *le premier jardin avec des graines* (77) emportées de France. Cet enclos, une manière d'*hortus conclusus*, ressemble à *s'y méprendre à un jardin de France* (77). Mais au fur et à mesure que les générations passent, *l'image mère [s'efface] dans les mémoires* (77). L'ère paradisiaque cesse en 1759 à la suite d'une *bataille de quelques minutes à peine, au cours de laquelle [...] on a perdu la ville et tout le pays* (30), *l'attente d'une attaque fabuleuse [tardant] depuis deux siècles* (55). Il n'a jamais été satisfait à cette attente pour la simple raison que *la France nous [a] cédés à l'Angleterre comme un colis encombrant* (93).

Le second des temps primordiaux et perdus coïncide avec l'enfance de Pierrette-Marie. La comédienne vieillissante a, le quatorze décembre 1927, assisté à l'incendie qui ravagea l'orphelinat où des religieuses — portant les tendres petits enfants innocents à *bras-le-corps, comme des croix de surplus* (150) — l'avaient recueillie. De plus, elle n'est pas sans savoir qu'on a démolit le quartier Saint-Roch, où elle a jadis vécu en compagnie de M. et Mme Eventurel, ainsi

que le *dédale des petites rues et des ruelles, les maisons convenables et les masures derrière les belles demeures de la Grande-Allée* (37), artère que les touristes américains prennent aujourd'hui d'assaut.

Ces mondes éteints ne sont pas sans rappeler le village de Griffin Creek, décrit dans *les Fous de Bassan*, où les descendants des loyalistes, cernés de toutes parts par les papistes, persistent encore, en dépit de leurs terres tombées en déshérence et de leurs maisons délabrées. Mais on sait qu'ils appartiennent à une espèce inexorablement vouée à l'extinction. Car ils s'éteindront finalement, rejoignant par le fait même ce peuple de fantômes, de statues et de gisants. Ce thème traverse, depuis ses débuts, l'œuvre d'Anne Hébert dont l'action se déroule souvent dans un univers parallèle, sous les tristes auspices de la mort. Celle-ci, déjouée un instant, recouvre bientôt tous ses droits, ce dont Flora, *chargée d'âge et d'illusions perdues* (45), n'est pas dupe.

*

* *

Composé de courts chapitres, *le Premier Jardin* s'apparente à un estuaire où conflueraient les écrits précédents d'Anne Hébert. Se croisent dans son dernier roman des personnages qui ressemblent à ceux qu'elle a peints depuis 1958, année de la parution des *Chambres de bois*. La thématique développée dans *le Premier Jardin* (mort, solitude, enfermement, théâtre, fascination du passé, tissus, voyante, sorcière) reprend, module celle des œuvres antérieures, auxquelles l'écrivaine renvoie parfois.

Certains syntagmes, dont *En guise de fête* (70), *La chambre fermée* (133), *L'envers du monde* (138) et *Sous la pluie* (165), *La maison de l'Esplanade* (123, 124, 139, 160), constituent également le titre de quatre poèmes du *Tombeau des rois* et d'une nouvelle du *Torrent*. *Le monde est en ordre* figure dans *le Premier Jardin* (87), dans les *Poèmes*² et dans *Héloïse*³. On retrouve *la carotte du petit âne*, de même que l'amour unique *renaissant sans cesse de ses cendres*, à la fois dans *Kamouraska*⁴ et dans le livre que le Seuil vient d'éditer (101, 109). Quant à la formule juridique *la mort saisit le vif*, on la lit dans cette œuvre-ci (39) et dans *Héloïse*⁵. L'intratextualité est un phénomène trop constant dans la production d'Anne Hébert pour être un simple effet du hasard.

Finalement, le style du *Premier Jardin* n'est pas sans évoquer celui des poèmes. Souvent elliptique, la phrase traduit la fugacité des sensations et de l'instant:

Des bouts de phrases hachées menu, qui vont et viennent, ne sont jamais tout à fait les mêmes et repassent à moitié avalés. Surtout ne pas perdre de vue le fil du désespoir, qui lie les unes aux autres les petites phrases simples, en un collier dérisoire (172).

Mais cette facture saccadée, laconique, n'empêche pas l'ensemble, tant s'en faut, d'être d'une belle venue, de couler de source.

En somme, le lecteur familier des textes d'Anne Hébert ne sera pas dépaycé en abordant le **Premier Jardin**. Il retrouvera des lieux connus et aura le plaisir de renouer avec une écriture ramassée, dont le ton est d'une rare justesse, pour ne pas dire envoûtant. Le même lecteur ne sera cependant pas sans découvrir entre les lignes une espèce d'apaisement. Moins tourmentée que Mme Jérôme Rolland, Flora Fontanges, une autre Québécoise, promène sur sa ville natale, ses habitants, sur elle-même, un regard tantôt ironique ou désabusé, tantôt compatissant. L'espace d'un été, elle se souvient du jardin d'antan et constate, avant de regagner son pigeonnier tourangeau, ce qu'ont fait du berceau de l'Amérique française les vicissitudes de l'Histoire. Dans les vieux pays, l'actrice continuera, à l'instar de François Marie Arouet qui ne prisait guère nos quelques arpents de neige, de cultiver son jardin.

-
- 1 Anne Hébert, **le Premier Jardin**, Paris, Seuil, 1988, p. 145. Dans le corps de l'article, les nombres entre parenthèses renvoient aux pages de ce roman.
 - 2 Anne Hébert, **Poèmes**, Paris, Seuil, 1960, p. 35-36.
 - 3 Anne Hébert, **Héloïse**, Paris, Seuil, 1980, p. 7, 109.
 - 4 Anne Hébert, **Kamouraska**, Paris, Seuil, 1970, p. 9, 31.
 - 5 Anne Hébert, **Héloïse**, p. 27.